

Histoire de la médecine

La biomédecine à la croisée de la littérature et de l'histoire

Ethique ? bioéthique ? d'où viennent donc nos discours ?

Étienne Lepicard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ashp/495>

ISSN : 1969-6310

Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2008

Pagination : 302-306

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Étienne Lepicard, « La biomédecine à la croisée de la littérature et de l'histoire », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 139 | 2008, mis en ligne le 06 janvier 2009, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/495>

LA BIOMÉDECINE À LA CROISÉE
DE LA LITTÉRATURE ET DE L'HISTOIRE :
ÉTHIQUE ? BIOÉTHIQUE ? D'OÙ VIENNENT
DONC NOS DISCOURS ?

Conférences de M. Étienne LEPICARD,
professeur à la faculté de médecine, université de Tel Aviv (Israël),
directeur d'études invité

Dans cette série de conférences, il s'est agi de présenter une méthode de recherche mise au point ces dernières années pour étudier les questions d'éthique médicale dans leur dimension historique. L'origine de ce travail se situe dans une thèse de doctorat soutenue à l'université hébraïque de Jérusalem en 2002 (*Une réponse biomédicale à la crise des années trente : la construction de L'homme, cet inconnu d'Alexis Carrel, 1935*). Laquelle se prolonge aujourd'hui dans un travail d'historicisation du concept de bioéthique. *L'homme, cet inconnu* d'Alexis Carrel, qui fut publié simultanément aux États-Unis et en France à l'automne 1935, représente un succès de librairie sans précédent : plus de 100 000 exemplaires vendus la première année dans chacun des deux pays et une traduction en au moins treize langues avant 1939. Dans cet ouvrage, Alexis Carrel (1873-1944), médecin biologiste, prix Nobel de médecine en 1912, propose comme solution sociale de se baser sur les principes de la biologie pour construire un « homme nouveau », qui soit supérieur d'un point de vue moral. À l'époque de sa parution, le livre fut perçu comme une source de grande espérance par nombre de ses lecteurs. De nos jours, il s'avère choquant : une préfiguration d'Auschwitz et des Goulags s'y laisse lire. Un fossé interprétatif sépare donc les deux époques au point que l'on peut se poser la question : *lisons-nous le même livre ?* Et partant : *Qu'est-ce que lire ?* Du moins, lorsqu'il s'agit du message d'un savant destiné au grand public. Telles sont les questions auxquelles j'ai cherché à répondre dans mon travail de doctorat. Pour ce faire, j'ai utilisé un outil historiographique tiré de l'histoire de la littérature, « *l'esthétique de la réception* » de Hans Robert Jaus. La théorie de Jaus invite à reconstituer la dialectique herméneutique qui préside à la naissance de l'interprétation, canonique ou non, d'une œuvre. Elle permet, entre autres, de décrire l'originalité d'une telle œuvre par rapport à l'horizon culturel qui l'a vu naître et de la comparer, dans un second temps, avec les interprétations nées par la suite dans des contextes culturels différents. Dans le présent travail, j'ai présenté le développement de ma propre méthode d'interprétation : dans un premier temps, je montre comment celle-ci fonctionne sur un exemple tiré de la littérature, le roman *Arrowsmith* de Sinclair Lewis, l'écrivain fétiche américain des années 1920. Ensuite, je la mets en œuvre à propos de *L'homme, cet inconnu*, en examinant la dialectique herméneutique qui en fit un formidable succès de librairie à sa parution mais aussi l'objet de toutes nos interrogations quant à notre propre interprétation. Enfin, je montre comment cette méthode peut-être mise en œuvre au niveau d'un

exemple fondateur de l'ensemble du champ de l'éthique médicale contemporaine, le procès des médecins nazis de Nuremberg en 1947, de sorte que puissent être débattues ses implications possibles pour la médecine d'aujourd'hui.

I. *Arrowsmith de Sinclair Lewis – un bestseller tombé aux oubliettes*

Le roman *Arrowsmith* de l'écrivain américain Sinclair Lewis est paru en 1925 et fut un succès de librairie immédiat. Il valut à son auteur le prix Pulitzer, mais celui-ci à l'image de son héros le refusa. Le héros du roman, Martin Arrowsmith, est un médecin dont on suit l'éducation et la carrière au début du xx^e siècle, à une période où les études comme la pratique médicales se trouvaient à la croisée des chemins entre, d'une part, la médecine traditionnelle – l'art médical – qui commençait à perdre pied et, d'autre part, la médecine scientifique basée sur la recherche, qui commençait à prendre son envol. Cette dernière ayant tendance, alors comme aujourd'hui, à prendre essentiellement en compte les données scientifiques sans toujours voir les personnes. Après le succès initial, *Arrowsmith* tomba aux oubliettes de l'Histoire, enterré par la critique littéraire académique des années 1960 qui n'y voyait guère qu'un document d'époque sans grande valeur littéraire. Ces dernières années, notamment depuis l'essor des études culturelles, il connaît, comme toute l'œuvre de Sinclair Lewis, un regain d'attention. On se plaît à souligner que sa popularité même signe l'adéquation entre l'expression des sentiments d'une époque et la possibilité d'identification au héros et par là sa contribution à la création de nouvelles normes sociales. Autrement dit et cette fois dans les termes de Jauss, ce roman est l'un de ceux qui contribua le plus à la constitution de l'horizon des attentes littéraires et sociales des années 1920, lorsque l'éthos biologique, de central pour la médecine le devint également pour la société dans son ensemble.

L'historien des sciences Charles Rosenberg interprète *Arrowsmith* comme exemplaire de la façon dont la science crée son propre système de valeurs en présentant, d'une part, un médecin biologiste comme figure digne d'être imitée et, d'autre part, le système de valeurs « scientifique » comme capable d'entrer en compétition avec les autres systèmes de valeurs. Ici, je propose de suivre cette interprétation en mettant en œuvre la théorie de Jauss. Pour se faire, je propose de prendre comme fil rouge du livre, le lien qui se tisse entre le savant Max Gottlieb et son élève, Martin Arrowsmith. C'est-à-dire de voir au cœur du roman la tension qui se développe entre la vocation de chercheur de Martin et sa vocation de thérapeute, comme conflit de valeurs, et de recueillir ce que la mise en intrigue de ce conflit dit sur la constitution de l'éthos scientifique comme potentiellement contraire à l'éthique médicale. Cette interprétation me permet finalement de proposer une nouvelle interprétation de la fin du roman habituellement vue comme romantique sans lien avec la réalité alors qu'elle reflète précisément le rêve de nombre de savants de l'époque.

II. *L'homme, cet inconnu d'Alexis Carrel – l'écriture d'un best-seller à la veille de la seconde guerre mondiale*

Ce n'est pas l'effet d'un pur hasard si j'ai choisi le roman *Arrowsmith* pour introduire à l'utilisation de la méthode de Jauss dans le cas de *L'homme, cet inconnu*. Les

personnages du livre de Sinclair Lewis sont construits d'après des figures concrètes du milieu new-yorkais dans lequel évoluait Alexis Carrel à l'institut Rockefeller pour la recherche médicale. De même, le dilemme éthique que j'identifie comme traversant tel un fil rouge le roman de Lewis est aussi identifiable dans diverses interventions de Carrel et Harvey Cushing (le chirurgien qui fut le mentor de Carrel aux États-Unis à ses débuts) en 1925, l'année de publication du roman de Lewis. Carrel représente le médecin qui met l'accent sur la recherche en biologie alors que Cushing insiste sur l'aspect thérapeutique de l'exercice médical. Le roman de Lewis peut donc représenter, dans les termes de Jauss, l'horizon littéraire des attentes de *L'homme, cet inconnu*, c'est-à-dire l'un des aspects importants du contexte qui vit naître l'œuvre de Carrel. Cependant, de même que la signification d'une œuvre ne peut se résumer aux intentions de l'auteur mais est également le fruit de l'interprétation des lecteurs, l'horizon des attentes d'une œuvre qui conditionne la lecture de celle-ci n'est pas que littéraire, il est également social.

L'horizon social des attentes de *L'homme, cet inconnu* est avant tout constitué par le cercle proche des amis de Carrel à qui le livre est dédié : Frédéric René Coudert, un avocat de droit international dont la famille était d'origine française, le révérend Cornélius Clifford, prêtre catholique d'origine anglaise qui enseignait la philosophie médiévale à l'université Columbia de New York, et Boris Bakhmeteff, ingénieur qui, venu aux États-Unis en 1917 comme ambassadeur du gouvernement Kerensky, le demeura jusqu'en 1933, représentant le gouvernement russe en exil avant d'enseigner lui aussi à l'université Columbia. Ce cercle, qui fut surnommé « les philosophes » par Benjamin Cardozo, constituait le noyau d'un groupe plus large dont Cardozo faisait partie avant d'être nommé juge à la Cour suprême à Washington en 1932. Ce groupe se réunissait au *Century Club*, l'un des plus élitistes des clubs philanthropiques de la haute société new-yorkaise. Il s'agit d'un cercle qui croyait au progrès scientifique et que l'on peut rattacher à ce que d'aucuns ont appelé la *genteel tradition*. La vie de Carrel se partageait entre ce cercle d'amis et l'institut Rockefeller dont le directeur, Simon Flexner, constitue la figure décisive.

Dans cette conférence, on montre qu'avant même sa publication, ce cercle d'intimes a formé le premier public de *L'homme, cet inconnu*, alors que celui-ci était encore en chantier, les chapitres étant lus et discutés les uns après les autres dans le cadre de rencontres bihebdomadaires des « philosophes » tandis que Flexner a relu l'ensemble une fois traduit. L'analyse du concept de « premiers lecteurs » suit ici les trois dimensions – scientifique, religieuse et politique – qui le constitue, selon nous, tandis qu'en arrière-fond se profile la crise économique et sociale des années trente qui frappa en premier lieu les États-Unis sans épargner ni la bourgeoisie ni les détenteurs des plus grandes richesses. Je propose donc de voir dans *L'homme, cet inconnu* une réponse élitiste, savante, à une crise socio-économique particulière – la crise des années 1930.

III. L'Homme, cet inconnu d'Alexis Carrel – lisons-nous le même livre ?

Pour nous aujourd'hui, *L'homme, cet inconnu* apparaît comme un concentré de darwinisme social, de racisme scientifique, voir de fascisme. À l'époque de sa parution, ce fut un énorme succès de librairie et beaucoup y virent si ce n'est une planche

de salut, du moins une source d'espérance. Qu'est-ce que les lecteurs contemporains y ont-ils donc lu ? Quelles critiques furent adressées au livre et à son auteur ? Sur quoi repose son succès et comment peut-on expliquer le fossé interprétatif qui nous sépare aujourd'hui de ce premier succès ?

Pour répondre à ces questions et comme en miroir de la précédente conférence qui examinait l'écriture du livre en fonction de ses « premiers lecteurs », on examine la première réception dans le public de *L'homme, cet inconnu* selon les trois mêmes dimensions – scientifique, religieuse et politique. Dans aucune de ces dimensions, ce qui nous apparaît comme problématique aujourd'hui n'est mis au devant de la scène. D'un point de vue scientifique, c'est une discussion essentiellement épistémologique qui a lieu : qu'est-ce qui relève du domaine de la science ? Quelle parole publique peut avoir un savant ? Du point de vue religieux, si les passages problématiques sont notés, ils sont minorisés afin que les lecteurs puissent avoir accès à ce qui semble essentiel : la prise en compte du spirituel par un savant. D'un point de vue politique enfin, force est de constater que le succès du livre déboucha sur des ouvertures, non seulement allemandes comme on pouvait s'y attendre mais également américaines. À petite distance de cette première réception, la trajectoire de l'auteur de New York à Vichy durant la seconde guerre mondiale et le fait que le livre sera cité au procès de Nuremberg des médecins nazis en 1947 témoignent de la mise en place seconde de notre lecture actuelle.

IV. « *L'esthétique de la réception* » – une méthode d'analyse pour l'historicisation du concept de bioéthique

Après avoir examiné le fonctionnement de la théorie de Jauss sur un exemple tiré de la littérature et choisi pour sa pertinence, après l'avoir mis en œuvre pour comprendre le succès d'un livre qui paraît aujourd'hui difficilement compréhensible pour ne pas dire scandaleux, on s'est proposé dans cette dernière conférence d'étendre la recherche au champ d'application de celle-ci dans son ensemble – la constitution du discours éthique en médecine comme bioéthique. Alors que le fossé se creuse entre le souhait des patients d'une relation thérapeutique qui prenne en compte leurs attentes et un monde médical qui, plus que jamais, mise avant tout sur les progrès des sciences biomédicales pour améliorer la santé de ses usagers, on peut en effet s'interroger sur l'hégémonie acquise de nos jours du discours bioéthique en médecine. N'y a-t-il pas eu captation du discours par l'une des dimensions constitutives de l'éthique médicale – celle de la recherche ? Quelles autres voix gagneraient à être prises en compte ? C'est pour répondre à ces questions – ou en tout cas en montrer la pertinence historique – que l'on s'est attaché à suggérer dans cette dernière conférence le potentiel analytique de la méthode mise en œuvre. Pour ce faire, on est reparti du procès des médecins nazis à Nuremberg qui donna lieu à la promulgation dans les attendus du jugement de ce qu'il est convenu d'appeler le « Code éthique de Nuremberg » ; lequel constitue l'une des pierres de fondation du discours éthique en médecine aujourd'hui. Contrairement à l'éthique médicale traditionnelle, hippocratique, ce code ne s'attache qu'à une seule question, celle de l'expérimentation sur l'homme. Mais s'il fut sans doute le plus important, le débat sur l'expérimentation ne fut pas le seul débat d'éthi-

que médicale qui eu lieu durant le procès, il fut aussi largement question de l'euthanasie. Notre lecture mémorielle de Nuremberg est donc partielle. Qu'est-ce que cette « partialité » même a à nous dire quant à la manière dont s'est constitué le discours éthique en médecine dans l'après-guerre ?

Dans cette conférence, j'ai analysé la première réception du procès telle qu'elle nous est contée par les trois principaux comptes rendus qui en furent faits entre 1947 et 1950. Le compte-rendu officiel, en un sens politique, est un résumé des minutes du procès, qui a été publié en 1950 par les américains. Le compte rendu psychologique est une réponse intellectuelle à l'horreur, présentation et première analyse des débats, qui fut donnée par le psychiatre français, François Bayle, dont le livre paru lui aussi en 1950 – *Croix gammée contre caducée* – fait autorité jusqu'à aujourd'hui. Le compte rendu protestataire, enfin, a été rédigé par deux délégués – Mitscherlich et Mielke – de la chambre des médecins allemands, et connu un sort tumultueux dès sa publication en 1947 puisqu'il parut une première fois en allemand alors que le procès n'était pas terminé mais fut retiré de la vente avant d'être largement diffusé dans sa version américaine de 1949 – *Doctors of Infamy*. Comparant ces trois comptes rendus selon la place donnée aux deux débats sur l'expérimentation et sur l'euthanasie, selon la prise en compte du contexte plus large de l'eugénisme nazie et selon le type de confrontation au passé qui y est mis en œuvre, on s'est attaché à caractériser le type de discours éthique hérité de chacun d'eux.

Cette analyse de la première réception du procès des médecins à Nuremberg permet de montrer la structuration du champ de l'éthique médicale autour de trois voix : celle de la profession, celle de la recherche et celle des patients. Si la première, par la tradition hippocratique, est la plus traditionnelle en médecine et la seconde, par la bioéthique, celle qui prévaut à l'heure actuelle, on soutient qu'il conviendrait de donner toute son importance à la voix des patients si l'on veut construire une éthique véritablement respectueuse des personnes en médecine.